

## Le sas

-Véronique Le Hir-

« Il y a toujours l'instant cutter qui se détache et déchire le réel schlak !, le mouvement qui vient affecter la vie comme elle allait, le battement des paupières sitôt filé dans la traîne des jours après quoi rien n'est tout à fait pareil : il y a toujours un top départ.<sup>1</sup> » évoque Maylis de Kerangal en introduction de son texte *Dans les rapides*.

En effet...

A partir de cette phrase prélevée au détour d'une lecture, m'est revenu le souvenir d'une pièce de théâtre, à laquelle j'avais assisté il y a longtemps : *Le sas*, de Michel Azama. L'écriture de cette pièce s'est imposée à l'auteur après qu'il eut proposé un atelier théâtre à la prison des femmes de Rennes, en 1984. De sa rencontre avec douze détenues, il a retiré suffisamment de matière et de témoignages pour créer un personnage unique : une femme, qui au cours de ce long monologue, déchire par son cri, les limites de la prison où elle est incarcérée depuis seize ans. Cette pièce a été jouée plusieurs fois, et a beaucoup marqué le public qui a eu la chance de la voir : En effet, les mots employés, la crudité de la vie entre les murs mais aussi l'humour et l'indispensable du lien social peuvent résonner pour chacun de nous...

La pièce commence au milieu de la nuit et s'achève à l'aube. L'héroïne passe sa dernière nuit en prison et attend sa sortie, autant qu'elle la redoute. Le sas est cet endroit exigu et isolé où chaque détenue passe son ultime nuit derrière les barreaux. Lieu singulier, entre le dehors et le dedans, dont on ne sait lequel est pire. « Drôle de coin, là, entre deux mondes. La cellule des partantes. Dehors on dit jamais partante. Pas peur ma fille, tiens toi par le licou. Sortir c'est rien, dis toi bien ça. C'est rien. C'est fait, c'est derrière toi, c'est traversé, seize fois traversé.<sup>2</sup> » nous dit-elle.

Le sas, où l'héroïne attend est la dernière marche, celle qui lui permettra de passer « de l'ombre à la lumière », dans un franchissement absolument angoissant. Lacan indique dans son séminaire sur l'angoisse. « Qu'attendons-nous toujours au lever du rideau ? - sinon ce court moment d'angoisse, vite éteint[...] Sans ce temps introductif, vite élidé, de l'angoisse, rien ne saurait prendre sa valeur de ce qui se déterminera par la suite comme tragique ou comique <sup>3</sup> ». De fait. Notre héroïne se débat dans cette incertitude, se demande de quoi demain sera fait. Elle reste pétrifiée à l'idée de passer des entrailles de la prison à l'extérieur, avec pour seule escorte, l'angoisse, placé par Colette Soler, entre « énigme et certitude et qui vaut aussi bien pour la névrose que pour la

---

1 De Kerangal M., *Dans les rapides*, Paris, Folio, 2007, p. 9

2 Azama M., *Le sas*, Éditions théâtrales, 2007, p.10

3 Lacan J., *Le séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2001, p.90

psychose<sup>4</sup>. ».

Le Sas, long monologue de pur réel, nous donne à voir et à entendre, les allers-retours d'une femme, entre sa vie d'avant et son incarcération, et enfin l'avenir qu'elle imagine, en faisant des détours par ses cauchemars récurrents, dans lesquels, toujours, la jouissance de l'Autre est à l'œuvre. Dressant le bilan des seize ans passées en prison, elle en conclut être, au moment d'en sortir « au bord du monde, incapable à tout jamais d'amour<sup>5</sup> ». C'est ce bord là, cette limite, qui va nous intéresser dans ces quelques lignes, comme corollaires d'une certaine angoisse. Ainsi que le suggère Sol Aparicio, reprenant Lacan : « La définition de l'angoisse s'applique bien à la situation d'entre-deux à laquelle est soumis le voyageur : ne plus être là où on était ni encore là où on sera<sup>6</sup> ».

Ainsi, l'héroïne de la pièce semble nous dire, à l'instar de Carlos Liscano, auteur Uruguayen, torturé et enfermé pendant treize ans dans les geôles de son pays soumis à la dictature, : « C'était la nuit de ma libération, et c'était la nuit la plus dure de ma vie.<sup>7</sup> ».

Freud dans son texte de 1925, *Inhibition, symptôme, angoisse* nous indiqua ceci à propos de l'angoisse : « Disons le tout de suite, il n'existe aucune perspective d'apporter des réponses à ces questions. Nous nous contenterons sur ce point de trouver quelques délimitations et quelques indications<sup>8</sup> ». Lacan, estimant quant à lui que « tous les aiguillages sont possibles à partir de l'angoisse<sup>9</sup> » fit un large pas de plus, à sa manière, c'est à dire pas à pas, dans son séminaire X et que le groupe de recherche s'est efforcé chaque mois de saisir un peu plus.

De l'angoisse sans aucun doute, il existe de très nombreuses occurrences : j'en ai pour ma part prélevé deux qui me semblent essentielles : L'inquiétante étrangeté et la question du désir de l'Autre.

En suivant le fil du monologue de Michel Azama, dans toute sa dimension clinique, et en nous arrimant au séminaire X, nous tenterons de tisser un lien entre l'affect d'angoisse et cette dernière nuit en prison, à la limite exacte du dedans et du dehors, à ce moment précis de suspension entre la vie d'avant et celle d'après, en nous inspirant de ce que la psychanalyse a pu nous enseigner à ce sujet.

---

4 Soler C., « Angoisse et destitution subjective », in *L'angoisse*, revue nationale des collèges cliniques du champ Lacanien n°1, mars 2002, p.16

5 Azama M., *Le Sas*, op.cit, p.18

6 Aparicio S., « Aise et malaise au féminin », in *L'angoisse*, revue nationale des collèges cliniques du champ Lacanien n°1, op.cit, p.27

7 Liscano C., *L'écrivain et l'autre*, Éditions 10/18, Paris, 2007, p.47

8 Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, PUF, 1993, p. 82

9 Lacan J., *L'angoisse*, op.cit p.92

## Destitution subjective et inquiétante étrangeté

A l'orée de la sortie, la « partante » comme on dit, n'en porte que le nom : quitter sa cellule reste une épreuve. Elle sait que ce qui l'attend à l'extérieur ne sera pas simple et que tout est à construire. Cet entre-deux mondes est on ne peut plus périlleux pour le sujet qui s'y trouve, un pied dedans, l'autre dehors et une expérience de quasi-désubjectivation est à redouter. Lacan. Nous indique ceci : « Devant le nouveau, le sujet vacille littéralement et tout est remis en question du rapport soi-disant primordial du sujet à tout effet de connaissance <sup>10</sup> ».

En effet, certaines n'y arrivent pas et se tuent avant que la porte de la prison ne s'ouvre. Comme Marie-Laure, qui se pend la veille de sa sortie et qu'elle supplie de ne pas flancher : « Marie-Laure, déconne pas. C'est rien, tu verras, n'aie pas peur, sortir c'est rien, on a passé le pire. [...] Cette fois tu seras pas fouillée ma petite. Tu vas sortir et tu verras même pas à quoi ça ressemble dehors <sup>11</sup> ».

Sa copine Nicole elle aussi en témoigne : « Tu verras ma vieille, moi qui suis sortie plusieurs fois, c'est en mettant le pied dehors que le pire se met à vous tomber dessus <sup>12</sup> ».

Hormis cette affreuse certitude, celle d'être « bouffée toute crue » une fois sortie, la question semble être : « Qu'y a-t-il derrière le rideau ? ». Il y a en tout cas, cette dimension de l'attente avec tout un imaginaire qui se met en marche, imaginaire dévastateur qui abolit les repères.

L'angoisse nous dit Colette Soler, « surgit toujours dans une structure de discontinuité temporelle, avec un avant et un après. [...] L'angoisse est un mode de coupure, elle est arrêt, et immobilité, entonnoir, abîme temporel. [...] L'angoisse suspend l'horloge, le mouvement et la voix <sup>13</sup> ».

« Plus que quelques heures, ta porte va s'ouvrir . A la fin de la nuit, on te remet dans le circuit. C'est ton dernier virage, faut que tu t'en dépatouilles <sup>14</sup> » nous dit cette femme et on y entend cet inquiétant, qui, selon Freud : « relève de ce qui suscite la terreur, l'angoisse et l'effroi <sup>15</sup> ». Cette remise dans le circuit, n'est rien d'autre qu'un retour vers le familier, lequel pourtant, devient inquiétant pour elle et lui fait éprouver qu'elle ne sait plus où elle habite, ni même peut-être comment elle s'appelle, et qui en somme, lui procure un défaut d'identification : une place, pour reprendre Lacan, « qui représente l'absence où nous sommes. [...] Elle est la reine du jeu, elle s'empare de l'image qui la supporte, et l'image spéculaire devient l'image du double, avec ce qu'elle

---

10 Lacan J., op.cit, p.74

11 Azama M.,op.cit, p.20

12 Azama M., Ibid, p.10

13 Soler C.« Angoisse et destitution subjective », in *L'angoisse*, op.cit, p.17

14 Azama M., op.cit, p.15

15 Freud S., *L'inquiétant familier*, Éditions Payot, Paris, 2011, p.29

apporte d'étrangeté radicale<sup>16</sup> ». De cette désorientation d'où surgit l'angoisse, Colette Soler dit ceci : « Sans préambule, je dirai que l'angoisse est un moment de destitution subjective. C'est une destitution spontanée, sauvage et j'ajoute non didactique, au sens où elle se répète sans instruire le sujet, ne faisant que l'effrayer de son horrible certitude. A destitution spontanée, réponse spontanée : la fuite<sup>17</sup> », voire le passage à l'acte suicidaire. L'angoisse serait donc vécue comme expérience pure et pas articulée à un quelconque savoir. Elle est, précise encore Lacan, « cette coupure nette [...], cette coupure s'ouvrant et laissant apparaître l'inattendu, la visite, la nouvelle, ce que si bien exprime le terme de pressentiment<sup>18</sup> ».

L'Unheimlichkeit, l'inquiétante étrangeté, « cheville indispensable pour aborder la question de l'angoisse<sup>19</sup> » peut s'attraper ici par la question du corps de l'héroïne, lequel peut s'avérer, pour une part au moins, aux abonnés absents. L'héroïne le confesse : au départ de son incarcération le rendez vous mensuel avec ses règles la rassurait, et puis de retard en retard de menstruations, celles-ci finissent par disparaître complètement, comme ce fut le cas pour ses co-détenues. Sa copine Nicole la rassurant, lui rétorque que « ça évite de cantiner des serviettes hygiéniques ». « Alors là, je me suis sentie morte<sup>20</sup> » se souvient notre personnage. Ainsi donc, son corps, « première consistance du parlêtre », en devient même déféminisé, désobjectivé, désarrimé du vivant et du temps. « De quoi avons-nous peur ? De notre corps » précisera encore Lacan en 1974. En effet, à ne plus reconnaître son propre corps, à en être exilé, le sujet rencontre une forme d'étrangeté, laquelle provoque une certaine angoisse.

Inquiétante étrangeté en effet que celle d'avoir un corps, et de ne pas le reconnaître complètement comme sien. Au moment où elle réalise cette absence de menstruations l'héroïne de la pièce se voit tel « Un rat dans une cage. La mort creus[ant] son chemin de taupe dans [s]on corps<sup>21</sup> ».

Ce réel féminin, tel un réel de la castration, est abordé dans le film de Bertrand Blier « Les valseuses<sup>22</sup> », par l'entremise du personnage interprété par Jeanne Moreau. Jeanne sortant de prison elle aussi, rencontre Pierrot et Jean-Claude, ( Dewaere et Depardieu) qui la prennent sous leurs ailes. A l'issue d'un déjeuner au restaurant, Jeanne s'adresse à la serveuse et la questionne sur ses règles, lui expliquant combien, contrairement à elle, elle est chanceuse d'avoir ce « sang qui coule chaque mois » et qui la singularise comme femme. Quelques scènes plus loin, après une nuit

---

16 Lacan J., op.cit, p.60

17 Soler C. « Angoisse et destitution subjective », in *L'angoisse*, op.cit, p. 17

18 Lacan J., op.cit, p.92

19 Lacan J., Ibid, p.53

20 Azama M., op.cit p. 24

21 Azama M., Ibid, p.12

22 Je dois à Florian Friquet le rappel de cette référence. Qu'il en soit remercié.

d'amour avec Pierrot et Jean-Claude, Jeanne se tue en se tirant une balle entre les cuisses, trouvant dans la radicalité du geste, une occasion désespérée de refaire couler du sang à cet endroit et de forclorre ce manque. Scène terrible qui donnera à voir par la suite les deux héros radicalement changés.

Ainsi donc, la sortie de prison bien qu'attendue et espérée présentifie un réel, une affreuse certitude : « On pense à ça pendant des années. Au moment de sortir pas si simple, la torture à suer de trouille<sup>23</sup> » nous dit encore l'héroïne de la pièce.

Si l'arrivée en détention est synonyme d'inconnu et d'étrangeté, tant les repères habituels s'avèrent confus et brouillés, la sortie de prison n'est pas non plus une mince affaire. Beaucoup de détenus en ont largement témoigné, et des réalisateurs se sont emparés de ce sujet comme dans l'excellente série « Rectify » par exemple.

Le franchissement du sas, et l'ouverture de la porte dévoileront bientôt à notre personnage, dans son insondable solitude, la vie de la rue, la vie sans porte ni barreaux. « La porte, là, qui donne sur la cour d'honneur. La cour d'honneur fermée par ce portail que je n'ai pas passé depuis seize ans. Le portail sur la rue. La rue...<sup>24</sup> . ».

Le surgissement de ce réel là, fait bel et bien le nid de l'angoisse pour notre personnage et elle ne cesse de le crier : « Nicole m'a dit, la première fois qu'on sort, on est tout bête devant les portes comme si on attendait qu'une matonne vienne ouvrir<sup>25</sup> ».

Elle le confesse : « J'étais bien là. [...]Je serais bien restée encore un peu. Même si ça pue, même si un rien vous scie les nerfs. On parle, ça rigole, ça chiale, ça vit. Les putes, les voleuses, les tueuses, [...]les infanticides, ça tient du bordel et de l'asile mais ça vit<sup>26</sup> . ». Le « ça vit , ça parle » évoquée par cette femme n'appelle t-elle pas cette formule de Lacan : « Il y a justement entre eux(les sujets) et le réel, le champ du signifiant, car c'est d'ores et déjà avec cet appareil du trait unaire qu'ils se sont constitués comme sujets<sup>27</sup> » ? Et que nous pourrions comprendre ainsi : qu'entre le trauma et le réel subsiste le primat du symbolique, lequel viendrait tamponner, mettre à distance le réel, rendant supportable l'enfermement. Puis elle énumère : « Les gamelles, se taper les crises des unes, le transistor des autres plein gaz, les parfums à vingt balles, les poux, la crasse des cloches et toute la nuit, l'angoisse qui se balade de lit à lit et te revient en boomerang au centuple.

---

23 Azama M. , *Le sas*, p.16

24 Azama M. , *Ibid*, p.10

25 Azama M. , *Ibid*, p.15

26 Azama M, *Ibid*, p.10

27 Lacan J. *op.cit*, p.31

Oui j'étais bien là. Au chaud...Mon malheur fondu dans le malheur des autres.<sup>28</sup> ».

Là où l'on pourrait penser que sortir est une délivrance, le personnage nous fait plutôt entendre que c'est l'angoisse totale, l'angoisse comme « affect qui ne trompe pas ».

Le terme d'affect est bien différent de celui « d'émotion, ou de sentiment, senti-ment » et indique parfaitement, cet ordre de la certitude et de l'éprouvé,. Un affect, donc, qui ne fait pas semblant, et qui en fait un affect d'exception, comme nous le rappelait Luiz Izcocich il y a peu.

Prenons le temps un instant de reprendre ce que dit Lacan au sujet de l'angoisse, notamment de l'enfant ; Il nous explique que ce n'est pas la nostalgie du sein maternel qui provoque l'angoisse mais bien plutôt son imminence. « Ce qui provoque l'angoisse c'est tout ce qui nous annonce, nous permet d'entrevoir qu'on va rentrer dans le giron<sup>29</sup> ». Autrement dit, ce ne serait pas le manque qui angosserait mais bien plutôt le manque du manque, le « trop ». Ainsi, ne peut-on pas envisager que pour le personnage de la pièce, passer du manque de liberté, mais avec tout de même une parcelle de lien social, à trop de liberté, ne sachant peut-être vers qui se tourner engendre, en effet, cette angoisse décrite par Lacan.

« Si tout d'un coup vient à manquer toute norme, c'est à dire ce qui fait l'anomalie comme ce qui fait le manque, si tout d'un coup ça ne manque pas, c'est à ce moment là que commence l'angoisse. Essayez d'appliquer ça à bien des choses<sup>30</sup> » nous suggère t-il encore.

Encore cloîtrée entre ces quatre murs, qu'elle qualifie tout à la fois de « morgue et de couvent », la femme de la pièce semble irrémédiablement seule, sans recours, et l'on pense à Pascal cité par Soler dans son texte déjà mentionné plus haut : « Le silence de ces espaces éternels m'effraye . Soler précise à ce propos : « Avec cette phrase, on saisit qu'à l'angoisse de la grosse voix, si terrible mais si assurante de la présence, a commencé de se substituer celle du silence, de la voix qui s'est tue, laissant la créature abandonnée à l'angoisse existentielle de son insondable solitude<sup>31</sup> ». (Il semble que ce soit ce silence et cette solitude redoutée qui écrasent de tout leurs poids l'héroïne de la pièce.)

Lacan, dans son séminaire X, y aura beaucoup insisté : l'angoisse éprouvée par un sujet surgit devant l'impasse de l'interprétation du désir de l'Autre : « Que me veut-il ? ».

Ce « Que me veut-il » est la question de notre héroïne, qui, si à aucun moment ne dénie son crime, ni la nécessité de payer pour celui-ci, n'en condamne pas moins ce « bon vouloir de l'Autre ». En

---

28 Azama M., op.cit, p.10

29 Lacan J. , op.cit, p. 67

30 Lacan J, Ibid, p. 53

31 Soler C., « Angoisse et destitution subjective », op. cit, p. 18

effet que lui veut-il exactement cet Autre ? C'est selon Lacan, de cette incertitude quant au désir de l'Autre que l'angoisse prend sa source. Décrivant le moment de son procès, le personnage de la pièce, jamais prénommée d'ailleurs, (ce qui dit déjà quelque chose d'une désubjectivation), dit : « Flots de paroles perdues. Condamnez moi tout de suite. Qu'on en finisse. Je ne veux pas revenir demain. Partie civile, ma vie dépeinte en noir....]Défense. Ma vie repeinte en blanc. Je n'attends rien. Vous délibérez. Là bas, au fond d'une pièce, ma vie est entre vos mains<sup>32</sup> ».

Colette Soler le dit encore : « L'angoisse apparaît chaque fois qu'un sujet s'aperçoit, éprouve, qu'il est en passe, si je puis dire, de se réduire au statut d'objet, chaque fois qu'il est menacé de n'être rien d'autre que cet objet du désir de l'Autre.[...] Le sujet est en proie au sentiment de se réduire à un corps, aboli par la jouissance alien qui arase tous les repères subjectifs. <sup>33</sup> ».

### **Angoisse et désir de l'Autre**

Soumis en permanence au regard, à l'œil de Moscou, à l'œilleton, à la manière du « Io sono sempre vista, je suis toujours vue » relatée par Lacan au sujet d'une patiente schizophrène, nombreux sont les détenus à avoir témoigné de cette étrange impression qui les laisse en place d'objet, sans recours, face au désir de l'Autre, quand ce n'est pas à sa jouissance. Assujetti au bon vouloir de l'Autre, et c'est là qu'apparaît l'Hiflosigkeit, le « sans recours », qui réduit le sujet à un corps, l'exilant du symbolique et de l'Autre.

« Baissez votre culotte, et on le fait! Dormez ! Et on dort. Si vous êtes là, vous l'avez bien cherché. Et on dit « oui Madame » ; Si on est sages, on sera bien vues. On aura des récompenses ; On peut nous enfermer au mitard. Nous priver de dessert et de cinéma. Nous mettre au pain sec et à l'eau dans un placard capitonné. C'est pour notre bien. Notre réinsertion. Nous apprendre à vivre comme il faut. Et il faut, petites filles que nous sommes, pour notre bien, nous gronder, nous gronder, nous gronder.<sup>34</sup> ». Cette énumération d'injonctions vécues en prison s'apparente à ce que Pierre- Paul Costantini appelle dans un article sur l'histoire des prisons, « les rites de mortification imposés par l'institution pénitentiaire ».

La dimension du regard s'avère absolument prégnante dans cette question de l'angoisse, et peut- être encore davantage dans un contexte pénitentiaire, où le détenu a cette sensation d'être vu, observé et surveillé en permanence, où il se voit être vu en somme. Véritable « proie scopique », soumis au désir de l'Autre, le sujet peut s'en trouver littéralement anéanti.

---

32 Azama M., *Le sas*, op. cit, p.19

33 Soler C., op. cit, p. 18

34 Azama M. , op.cit, p.13

A la sortie, la question du regard ne cesse pas pour autant, au contraire, puisqu'elle s'acoquine aux dimensions de la réputation, de la honte d'être regardé, reconnu comme un ex-taulard.

Ainsi, à partir de cette expérience singulière, celle d'avoir commis un crime et avoir passé seize ans en détention, l'héroïne hérite d'un titre, d'une nomination qui pourrait bien l'arrimer au pire : le titre de criminelle, celle par qui le malheur s'est abattu sur la famille : « Le cousin Pierre qui a perdu tous ses clients à cause de mon affaire. Tout le tintouin que ça a fait dans le pays. Ma nièce qui a raté ses fiançailles. Tout ce qu'ils ont raté, c'est à cause de moi vous savez. [...]Les gens vont dire celle-là elle en sort on a les murs dedans et la peau par dessus forcément ça transpire[...].Pour qu'ils me regardent en dessous, qu'ils me disent- la prison c'est plus comme avant, paraît même qu'ils ont la télé ?<sup>35</sup> ».

Il semble que nous soyons en plein dans la « nomination réelle » qu'évoque Lacan dans RSI, celle qui « semble concerner les cas où une particularité réelle, une privation par exemple, vient grever le destin<sup>36</sup> ». Il s'agira dès lors pour elle, une fois sortie de pouvoir trouver à se loger sous une autre nomination, moins délétère.

La nuit avance, la sortie approche de plus en plus vite et l'angoisse avec. Risque d'isolement et de déréliction, que va t-elle trouver à l'extérieur ? La crainte de l'isolement une fois libérée semble plus forte encore que l'enfermement, et rejoint ce qu'un patient psychotique nous relatait : plus que les années d'incarcération qu'il avait vécu, plus que les sangles qui l'avaient attaché à l'hôpital lors de nombreux séjours, son pire souvenir, profondément angoissant, était celui où, hospitalisé, on le mettait à l'isolement. Selon lui, rien de pire que cet isolement, qui vous confronte à la fin du lien social, à la perte des repères temporels, et surtout vous rend complètement invisible au regard de l'Autre. Être à l'isolement c'est perdre sa subjectivité, et n'être plus qu'un « objet à qui l'on donne à manger trois fois par jour. ». Ce sont ses mots.

Ici aussi, dans le sas c'est l'extrême solitude de ce personnage, désarrimé de la vie ordinaire, qui ressent pour reprendre encore Soler « cette angoisse qui éseule et qui de sa déréliction révèle le statut de l'être et n'est jamais loin de l'Hiflosigkeit de Freud<sup>37</sup> », qu'il avait défini comme la « détresse laissant le sujet sans recours ».

Ainsi que nous l'a enseigné Lacan, «Dans l'angoisse, le sujet est étreint, concerné, intéressé, au plus intime de lui même.[...]. C'est bien du côté du réel que nous avons à chercher de l'angoisse ce qui ne

---

35 Azama M. , op.cit, p.25

36 Chemama R. et Vandermersch B., *Dictionnaire d la psychanalyse*, Larousse, Paris, 2009, p.393

37 Soler C., « Angoisse et destitution subjective », op. Cit, p.19

trompe pas<sup>38</sup> », pure détresse du réel qui a une chance d'être tempérée néanmoins par « rien d'autre que les liens sociaux, l'Éros qui agrège et relie<sup>39</sup> ».

L'héroïne nous dit et je conclurai sur ses mots : « Ma vie depuis seize ans c'était ici madame et maintenant je me demande même pourquoi je sors. Qu'est ce qui m'attend au fond : des gosses qui seront des hommes et qui n'ont plus besoin de moi, qui sait, je les gênerai peut-être, le cadavre chaud de ma mère et deux millions de chômeurs qui auront répondu avant moi à toutes les annonces. Rien ni personne. J'ai distribué mes affaires hier comme on lègue un héritage. Comme si j'étais morte. Adieu oui. Je serai toujours plus d'ici que de là bas. J'attends. Le soulagement de l'aube. Le claquement du mouchard encore une fois. Le dernier signe d'une présence humaine.[...]Je devrais être archicomblée c'est la dérive, la couche de rigolade qui s'écaille, dis qu'est ce qu'un homme ? Ma boîte va s'ouvrir et je ne suis un cadeau pour personne. La cloche du matin. Déjà. Pitié. Je ne veux pas sortir<sup>40</sup> ».

---

38 Lacan J., op.cit, p.202

39 Soler C., op. cit, p.19

40 Azama M. , op. cit, p.26